

JACQUES JULLIENS

Julie des Quatre-Moulins

TOME 3

Julie des Quatre-Moulins Tome 3. Renaissance.

CopyrightDepot.com, 2021, © 00072393-1

©Christine Sarpentier Éditions 2022

www.chroniquesdejadis.ca

www.ebookine.ca

Couverture : Christine S. et Jacques J. avec une photo de Morpho (Pixabay : akirEVarga)

ISBN 978-2-9820490-0-0 (Epub)

ISBN 978-2-9820490-1-7 (Mobi)

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2022

ISBN 978-2-9820490-2-4 (Imprimé)

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit, ni par aucun moyen électronique ou mécanique, y compris les systèmes de stockage et de récupération de l'information, sans l'autorisation écrite de l'auteur, sauf dans le cas d'un relecteur, qui peut citer de courts passages résumés dans des articles critiques ou dans une critique.

Ceci est une œuvre de fiction basée sur des faits réels. Cependant, les noms, les personnages, les lieux et les incidents sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

JACQUES JULLIENS

Julie des Quatre-Moulins

RENAISSANCE

ROMAN

DU MÊME AUTEUR

Soleil sur la Persante (2019)

Julie des Quatre-Moulins. Tome 1 (2020)

Julie des Quatre-Moulins. Tome 2 (2021)

Chapitre I

Le soleil décline quand je sors de l'hôpital de Cayenne où je reviendrai ce soir pour y dormir. Pourtant, il m'éblouit, la tête me tourne. Je dois fermer les yeux. L'image du bateau qui cingle vers le large apparaît aussitôt. Il doit être loin à présent ce cargo qui emporte mes amis de Saint-Laurent du Maroni. Je ne parviens pas à effacer le regard embrumé de Yannick et son sourire forcé. Son désespoir d'être contrainte à partir m'a rendue triste. Elle est enceinte. Philippe, son mari, a préféré qu'elle regagne la métropole pour y mettre au monde, auprès de son père qui est médecin, ce bébé qu'elle attend avec amour. À ses côtés, j'entrevois la silhouette de Pierre, mon ami gendarme, arrivé au terme de son séjour, et celle d'Isidore, ancien bagnard condamné à la relégation perpétuelle désormais abolie. Il est dans ses habits nouveaux d'homme à présent tout à fait libre. Tous voguent vers la métropole à la rencontre d'un destin dont je ne fais pas partie. Une page s'est tournée. Je ressens une pesante sensation de solitude.

Avant de sortir, je n'ai pas manqué d'aller saluer sœur Marie-Dominique que j'avais connue à la léproserie d'Acarouany.

Elle m'a dit être satisfaite de ses nouvelles fonctions à l'hôpital Jean Martial. Mais elle a ajouté, en souriant avec un brin de malice, qu'elle regrettait la liberté dont elle jouissait là-bas. Nous avons parlé d'Amélie, mon amie religieuse qui l'a remplacée. Nous avons évoqué sa retraite volontaire dans ce lazaret sans clôture. « Son engagement est digne des plus grandes louanges », m'a dit la religieuse. Si j'ai abondé dans son sens, je n'ai pas pu m'empêcher de penser que cette décision avait été terrible pour moi. J'en suis encore tout attristée.

Je dois faire preuve d'une grande prudence quand je descends les quelques marches de pierre qui conduisent à la rue. Il faut que je me reprenne ! La beauté de la place des Palmistes, la magnificence de ses arbres du voyageur aux branches ouvertes, les couleurs éclatantes de ses buissons de bougainvilliers et d'hibiscus dispersés ici et là m'enchantent comme à chaque fois que je m'y engage. Je respire à pleins poumons. La nostalgie me quitte. Ou plutôt, c'est le présent qui me réveille.

J'ai accepté l'invitation à dîner que m'a faite Philippe. Je ne pouvais refuser cette proposition formulée par le mari de Yannick qui est le sous-directeur de l'administration pénitentiaire duquel je dépends à l'hôpital de Saint-Laurent du Maroni. Je me demande si j'ai bien fait. Ses manières de charmeur me mettent mal à l'aise. Comment va-t-il se comporter dès lors que sa femme est partie ? Heureusement, nous ne serons pas seuls à table. Mon « oncle en gendarmerie », l'adjudant-chef Bernard Leguin, a accepté, sur ma prière, de se joindre à nous. Je lui ai promis qu'on ne s'éterniserait pas. C'est que je me sens très lasse.

Ils sont là, tous les deux, devant la porte du restaurant. Ils m'attendent. Ils fument une cigarette tout en parlant. Ils ont l'air fatigués eux aussi. La journée a été longue et rude pour nous tous. Nous prenons place à une table réservée. Je laisse Philippe passer la commande. La chair est excellente. Le vin succulent. Le service parfait. Cependant, nous portons en nous une lourde part de tristesse. Les échanges sont décousus. Le cœur n'y est pas. Peu importe ! Aucun d'entre nous ne souhaite se retrouver seul ce soir.

Je suis si absorbée dans mes pensées et si préoccupée par mes appréhensions que je ne prête que peu d'attention à la conversation qu'entretiennent, sans grande conviction, mes compagnons de table. Jusqu'au moment où une information donnée par Bernard me fait sursauter : le nouveau commandant de la section de Cayenne est arrivé avant-hier par un bateau venant des Antilles.

Ainsi, cet officier que j'ai aperçu dans la cour de la caserne cet après-midi serait ce nouveau capitaine ? Celui qui sera le chef de Bernard puisque mon ami a accepté de prendre le commandement de la brigade locale ? Je ne l'ai vu que de dos et pourtant il m'a semblé le reconnaître. Ce pourrait être cet officier de Chaumont à qui j'ai dû tout raconter ? Sarétier, qu'il s'appelle. Quant à son prénom, je ne le connais pas. Qu'importe en vérité ! Il n'est donc pas que de passage. C'est une catastrophe ! Il sait tout de moi. S'il parle, tout le monde saura. Il ne faut pas qu'il me voie. Il ne doit pas savoir que je suis en Guyane. Et si je m'étais trompée ? Pour en avoir le cœur net, il me reste à écouter ce que Bernard va en dire. À mon grand étonnement, Philippe semble intéressé par cette annonce.

— J'ai entendu dire que cet officier, qui s'appelle Sarétier si mes informations sont exactes, a de brillants états de services. Est-ce vrai ?, interroge-t-il.

Mes yeux ne m'ont pas trompée ! C'est lui !

— Il semble que oui. Il n'est que capitaine et déjà il porte la barrette de chevalier de la Légion d'honneur. Je n'en sais guère plus. Du reste, je n'ai eu que le temps de le saluer tout à l'heure. Il est resté l'après-midi entier dans le bureau du commandant.

Je le sais, moi, pour quels faits d'armes il l'a reçue cette décoration prestigieuse, ce capitaine que j'ai bien connu. Je sais les terribles souffrances qu'il a endurées pendant la guerre. Il a eu un jour la faiblesse de m'en parler. Je ne dis rien, mais me voici devenue attentive.

— On raconte qu'il n'est pas resté longtemps dans son poste précédent à Fort-de-France. Aurait-il rencontré des problèmes ?

— Vous m'en demandez trop, monsieur le directeur. Je ne suis pas aussi bien informé que vous semblez l'être.

J'aimerais savoir, moi, ce qui a motivé cette mutation rapide. Aurait-il déplu à ses chefs ou fait quelque chose qu'il ne fallait pas ? Voilà qui serait divertissant !

— Vous ne le répétez pas, on m'a dit que c'est le préfet lui-même qui a demandé sa mutation. Il n'est jamais bon de déplaire à un préfet. Croyez-en ma vieille expérience.

— Vous en savez plus que moi, confesse Bernard.

Il est renseigné Philippe. Que va-t-il nous apprendre ? J'ouvre en grand mes oreilles.

— Je peux vous dire qu'on rapporte qu'il aurait tenu des propos laissant à penser que tous les miliciens n'étaient pas des voyous sanguinaires. Voyez-vous ça !

— Là, j'ai du mal à vous croire, intervient une nouvelle fois Bernard dont la voix peine à dissimuler la surprise, l'indignation peut-être, que lui cause une pareille affirmation.

Moi aussi je me sens révoltée. Philippe ne colporterait pas de tels racontars s'il savait que la sœur et la fiancée de cet officier ont été tuées par des miliciens. Sous ses yeux et sans qu'il puisse intervenir.

— Je vous assure ! Il aurait soutenu que certains étaient entrés dans la Milice par égarement et d'autres par contrainte et non par vocation idéologique ou politique. Ce qui sous-entend que ces gens-là peuvent, en quelque sorte, se prévaloir de circonstances atténuantes. Vous rendez-vous compte ?

— Ce ne peut pas être vrai, insiste Bernard. Il l'a connue la Milice. Comme nous tous, les gendarmes. Et il l'a combattue.

— Il a tenu ces propos devant le préfet et les officiers généraux. Et il n'a pas voulu en démordre !

Il a dit ça ? Aurait-il été sensible à ma situation et au calvaire qu'a dû subir Marcel ? Il en a connu toutes les péripéties, par ma bouche et par les rapports qu'il a pu consulter. Ce serait ce qu'il pense malgré les drames qui l'ont secoué ? Si c'est vrai, il est courageux. Il mérite mon respect. Ça reste à prouver. Philippe n'est pas homme à raconter des choses dont il ne serait pas certain. Où se situe l'exacte vérité ?

— Ce ne sont que des calomnies ! C'est pour son action dans la Résistance pendant la guerre qu'il l'a obtenue cette décoration, reprend Bernard.

— C'est pourquoi le préfet, qui a été lui aussi un grand résistant, n'aurait demandé qu'une mutation et non une sanction. Je ne peux que rapporter ce qui se dit.

— Je préfère n'avoir rien entendu, clôt la discussion Bernard en jetant au plafond un regard furieux.

Lui qui déjà n'appréciait pas le sous-directeur en tant qu'homme, il va le détester plus encore pour avoir osé porter foi à de telles insanités. J'ai suivi cette discussion orageuse sans m'en mêler. Je comprends la rage de Bernard en entendant de pareils propos qu'il juge calomnieux. S'il savait ce que je sais ! Pour ma part, c'est une intense surprise que j'éprouve. Je ne sais plus quoi penser de cet homme qui m'a toujours impressionnée. Mais que pour rien au monde je ne voudrais rencontrer à nouveau. Il me connaît trop ! Il sait trop de choses sur moi ! Des choses que personne ici ne doit connaître.

Un silence embarrassé accompagne la présentation du dessert. Le serveur dépose devant nous une assiette dans laquelle des tranches d'ananas baignent dans un jus abondant et un verre de rhum blanc pour qui voudrait le corser. Je m'abstiens de le faire. Je souhaite garder les idées claires. Pendant que les hommes savourent en silence cette gourmandise rafraîchissante, je repense à tout ce que je viens d'entendre. C'est si surprenant cette plongée brutale dans un passé que je voulais révolu. Je ne m'en sortirai jamais ? Sans cesse il me hantera ?

Philippe, repu et satisfait à la fois de son repas et de l'importance des informations qu'il a délivrées, brise ce silence.

« Mademoiselle Julie, vous n'allez pas rentrer à Saint-Laurent dans l'inconfortable barque de l'administration

pénitencier. Je passe vous prendre à l'hôpital demain matin. Vous rentrerez en voiture avec moi. Ce sera plus rapide et plus agréable. Nous pourrions bavarder. »

La voilà prononcée cette phrase que je redoutais. Ce n'est pas une suggestion, ni une proposition polie, c'est un ordre à peine voilé. Que vais-je répondre ? Le regard que je lance à Bernard crie mon désespoir. Il me jette une moue d'impuissance. Je suis désespérée.

*

Les yeux de Philippe me quittent soudain pour aller se porter sur l'entrée qui vient de s'ouvrir sous la poussée forte d'une main déterminée. Je tourne la tête. Une silhouette féminine apparaît dans l'ouverture. Le patron, sans doute aux aguets, se précipite. C'est donc une cliente de marque. Pas grande et plutôt boulotte, elle doit avoir plus de quarante ans, autant que je puisse en juger malgré la distance. Derrière elle avance une jeune femme, ou jeune fille, à qui je donne à peu près mon âge. Elle me paraît plutôt jolie, quoique son visage me soit indistinct. Sa chevelure d'un châtain presque roux s'embrace sous la lumière du lustre. Par la porte maintenue ouverte grâce à une main attentive qui se tient derrière elle, entre à son tour une autre jeune femme. Grande, mince, les cheveux clairs et courts, elle porte une toilette de lin pareille à celle dont Yannick m'a fait cadeau avant de boucler ses malles. La coupe est élégante ; elle met en valeur la silhouette fine de la personne qui l'a endossée. Je suppose qu'elle n'est pas plus âgée que moi. Peut-être même plus jeune. La suit un officier en uniforme de gendarme, le bras tendu en un geste protecteur. Je devine dans cette attitude toute l'admiration

que doit éprouver cet homme pour sa compagne. Un autre officier de gendarmerie ferme la marche. Philippe, qui s'est redressé sur sa chaise, et lui échangent un discret signe de tête. Sur les indications du patron, ils gagnent une table où les attendent six couverts.

Tout en écoutant les explications que donne Bernard à voix basse pour n'être entendu que de nous, je m'amuse à observer la manière dont chacun s'assoit. Se placent côte à côte la plus âgée des femmes et l'officier le plus gradé. « C'est le commandant de la gendarmerie pour toute la Guyane et sa femme », me glisse mon voisin. À la gauche de l'épouse du chef des gendarmes s'installe la jeune fille rousse. « C'est leur fille. Je crois qu'elle s'appelle Josiane. Elle arrive de Paris, m'a-t-on dit ». Les deux autres personnes, qui forment de toute évidence un couple soudé, prennent place en face. « Ils sont arrivés par le bateau qui vient de repartir. Lui, c'est le lieutenant qui va prendre le commandement de la nouvelle section de Saint-Laurent. Et sa femme, je suppose ». Il reste une chaise vide entre les deux jeunes femmes. « Ce doit être le couvert du capitaine. Je crains qu'il ne puisse pas venir, il attend des nouvelles de la brigade de Saint-Georges qui rencontre des difficultés avec des gens venant du Brésil ».

Je ne le verrai pas ? J'en suis déçue et satisfaite à la fois. Déçue, car il me sera impossible de savoir s'il s'agit bien de lui. Soulagée, car son absence me garantit une sécurité recherchée avec tant d'opiniâtreté au cas où mes yeux ne m'auraient pas trompée. Je suis surtout en colère contre moi : est-ce que je sais ce que je veux ?

Je suis si absorbée par mon observation indiscreète que je suis surprise de voir soudain Philippe se lever. « La journée a été éprouvante. Je rentre me reposer », dit-il d'une voix lasse. Je sens également la fatigue me gagner. Je me lève à mon tour. Bernard nous imite. Machinalement, je jette un coup d'œil rapide vers la table du fond. La conversation animée a cessé. Les deux officiers se sont levés ; ils se dirigent vers nous.

— Vous partez déjà ?, s'étonne le commandant tandis que l'autre officier reste en retrait.

— Il est tard. Mademoiselle, qui est ma collaboratrice, et moi, nous avons eu une journée longue et fatigante, répond Philippe.

— C'est que je souhaitais, monsieur le directeur, vous présenter, et à vous aussi Mademoiselle, le lieutenant qui prend le commandement de la section de gendarmerie de Saint-Laurent. Comme vous le savez, la création de cette nouvelle unité est consécutive à celle de l'arrondissement et à la nomination attendue d'un sous-préfet. J'aurais aimé vous présenter aussi le capitaine qui vient d'arriver pour prendre la direction de la section de Cayenne, mais il a été retenu par le service. Ce sera pour une prochaine fois.

Je n'écoute qu'à moitié les paroles de bienvenue adressées par Philippe au nouvel arrivant qui vient de faire un pas en avant. Je ne retiens qu'une chose : celui-ci se prénomme Jacques. Quand vient mon tour de lui être présentée, je remarque que le lieutenant me regarde avec insistance. Je n'y prête que peu d'attention. Je suis habituée au regard insistant des hommes dans ce pays où les convenances appliquées en métropole ont tendance à s'estomper.

J'écoute Bernard vanter les innombrables qualités que je découvre être censée recéler. Je reconnais là mon ami qui a deviné que j'aurai à entretenir avec ce personnage des relations suivies et qu'il est de bonne politique de me présenter sous le meilleur jour possible.

— N'écoutez pas l'adjudant-chef Leguin, je vous prie. Je ne possède pas la moitié des qualités qu'il énumère. Sinon, je mériterais le paradis. Dieu, merci ! Je ne suis pas pressée de m'y rendre.

— J'ai l'impression de vous avoir déjà rencontrée, Mademoiselle, dit-il sans sourire à l'ironie de mes paroles.

— Vous devez faire erreur, je serais impardonnable de vous avoir oublié, je lui réponds avec mon plus joli sourire.

— Pourtant, votre prénom, votre profession.

— Vous ne pouvez que faire erreur, Monsieur. Il est rare que j'oublie un visage.

— Peut-être êtes-vous une amie de ma femme ? Elle m'aurait parlé de vous !

— Je ne l'ai qu'entraperçue quand elle est entrée dans la salle. Je ne saurais dire.

Impatienté par ce long échange de propos qu'il juge inintéressants, Philippe se dirige vers la sortie. Bernard s'appête à lui emboîter le pas. Le commandant les retient.

— Il est facile de vérifier, dit-il. Venez vous joindre à nous.

— Avec plaisir, répond Philippe qui, malgré la fatigue, sait rester en toute circonstance un galant homme. Cela me permettra de saluer madame votre épouse.

Philippe se penche vers la femme du commandant, qui est restée assise, pour lui présenter ses hommages. Ce faisant, il me cache les deux jeunes femmes dont l'une ne me semble

pas savoir si elle doit se lever ou ne pas abandonner sa chaise. L'autre jeune femme n'a pas bougé. Je me penche à mon tour vers la plus âgée des trois femmes pour la saluer. Son visage rond et souriant me rappelle celui plein de bonhomie de ma tante Éliane. Il attire la sympathie. Elle se lève et elle m'enlace. Je suis gênée. J'étouffe dans ses bras dodus. Il émane d'elle un délicat parfum de violette.

— Appelez-moi Suzanne, ma petite. J'imagine que nous nous reverrons souvent puisque vous êtes une amie proche de l'adjudant-chef Leguin, dit-elle.

Je ne puis que la remercier pour sa gentillesse et rougir sous l'allusion qui confirme le sens de la perspicacité que je lui ai trouvé. Sur ce point-là, elle se trompe.

— Voici notre fille, Josiane.

La jeune fille me tend une main tout en m'adressant un sourire avenant. Je la saisis et je lui rends son sourire. Elle est jolie. Ses cheveux roux encadrent un visage à l'ovale parfait. L'éclat de ses yeux bleus confirme la joie de vivre qu'expriment ses lèvres entrouvertes. Sa poitrine rebondie gonfle son chemisier. Je m'attarde sur sa main gauche ; elle ne porte pas d'alliance.

— Julie ! C'est toi ?, s'exclame soudain une voix dans mon dos.

Je me retourne juste à temps pour recevoir l'autre jeune femme qui se jette dans mes bras.

— Julie ! C'est bien toi ! Quelle heureuse surprise !

— Marie-Anne !, dis-je à mon tour en lui rendant son baiser sur la joue.

— Voilà une soirée pleine de surprise, dit le commandant en faisant signe à un serveur d'approcher des sièges et d'apporter des verres et des boissons rafraîchissantes.

Marie-Anne m'invite à m'asseoir entre elle et son mari. Je me trouve ainsi en face de Suzanne qui ne cesse de m'observer. Son air inquisiteur dit sa curiosité manifeste d'en savoir davantage sur moi.

— Il faut tout nous raconter, Mesdames, lance-t-elle joyeusement.

Nous ne nous faisons pas prier. Nous racontons tout. Nous nous interrompons l'une l'autre tant nous sommes heureuses de nous être retrouvées. Les vacances d'été passées ensemble aux Quatre-Moulins quand j'allais chez ma tante Éliane ; la proximité des deux maisons ; les parties de pêche au bord de la Marne ; les baignades dans la rivière ou dans le canal ; nos promenades à bicyclette sur le chemin de halage ; son absence durant la guerre et nos retrouvailles après la Libération. Quand Marie-Anne évoque son mariage et ma situation de dame d'honneur, j'adresse un regard navré à son mari qui me répond par une mimique amusante.

— Vous êtes donc de vieilles amies, conclut Suzanne. Quelle coïncidence que vous vous retrouviez ici, si loin de votre Champagne natale ! Et vous allez vivre ensemble à Saint-Laurent. Vous allez en avoir des choses à vous raconter ! Je vous envie, mes petites.

Elle nous adresse un sourire de complicité comme savent en dispenser les mères attentives et aimantes. Elle me rappelle de plus en plus ma tante : affectueuse, perspicace et maligne.

Quand tous se lèvent, je me lève aussi. Je me laisse entraîner dehors par Marie-Anne qui me prend par le bras. Devant la caserne des Palmistes, Suzanne et mon amie

m'embrassent. Josiane les imite, je crois. Je réponds au bonsoir du commandant et du lieutenant. C'est escortée par Bernard et Philippe que je gagne l'hôpital où je vais passer la nuit.

Je réponds sans les entendre aux souhaits de bonne nuit que chacun d'eux m'adresse. J'évacue de la même façon ce qu'ajoute le mari de Yannick : « Je passe vous prendre à 9 heures. » Je suis si heureuse ! J'aurai de nouveau une amie à Saint-Laurent.

Je m'endors très vite. Des images de bonheur se glissent sous mes paupières alourdies. Les bords de Marne et ses moulins en ruine envahis par les ronces. Les rires de deux jeunes filles bavardes et écervelées sur leurs bicyclettes. La coiffe ridicule de la mère supérieure dans les couloirs de l'hôpital. Le visage souriant d'Amélie fière d'arborer une rose rouge sur son vêtement bleu ce jour de 14-Juillet 1944. Tante Éliane et oncle Victor penchés sur leurs plates-bandes. François me soulevant dans ses bras musclés le jour de la libération de la ville. Puis, allez savoir pourquoi, mes rencontres avec le lieutenant de gendarmerie sur un banc du square du Boulingrin.

Chapitre II

Quand je me réveille, je ruisselle de sueur. La chambre est plongée dans le noir. Une angoisse douloureuse me broie le cœur ; j'émerge d'un terrible cauchemar. J'étais dans la voiture du sous-directeur de l'administration pénitentiaire. Le conducteur, un bagnard au visage grimaçant et au chapeau de paille aux trous innombrables, s'ingéniait à parcourir les rues de Cayenne à une allure folle qui faisait s'enfuir des chiens sans collier et courir des poules épouvantées, les ailes déployées. Les virages pris en trombe me faisaient aller de droite et de gauche sur la banquette arrière sur laquelle je glissais sans pouvoir me retenir. À côté de moi, le mari de Yannick ricanait de plaisir à chaque coup d'épaule que je lui donnais malgré moi. Pour maintenir mon équilibre, il avait passé son bras droit autour de ma taille et il me pressait contre lui. Il me serrait si fort que je ne pouvais plus bouger. Sa cuisse contre la mienne immobilisait ma jambe. « Plus vite ! Plus vite ! », criait-il au chauffeur. J'étouffais. Je criais. Pourtant aucun son ne sortait de ma bouche. Je lui demandais d'arrêter le véhicule. Je le suppliais de me laisser descendre. Il ne m'entendait pas.

Pour faire cesser les convulsions de mes jambes affolées, il avait posé sa main sur mon genou que ma jupe malmenée avait découvert. Ne supportant pas ce geste de malappris, je lui avais donné une gifle. C'est ce geste et le bruit retentissant de la claque dans ma tête en feu qui ont provoqué mon réveil brutal.

Je suis atterrée. L'euphorie irraisonnée de la soirée m'a fait oublier de demander à Bernard de m'aider à trouver une parade à la proposition de Philippe de rentrer avec lui dans sa voiture. En fait, ainsi que je le redoutais, il ne s'agissait pas d'une suggestion, mais d'un ordre, d'une injonction faite par un supérieur à un subalterne qui ne peut qu'obéir. « Je passe vous prendre à l'hôpital », avait-il rappelé avant de me quitter, sans attendre de réponse. Me voici prise au piège. Il est désormais trop tard ! Il ne me reste plus qu'à espérer que mes craintes ne sont pas fondées ! Espérer que j'ai fantasmé !

Non ! Il y a une solution. Faire le trajet du retour avec mon amie et son mari. Dans la voiture de la gendarmerie.

Je me lève en hâte. Je fais une rapide toilette et je boucle ma valise. Je quitte l'hôpital sur la pointe des pieds. Dehors, je me dis que j'aurais dû aller saluer sœur Marie-Dominique. Elle doit être déjà à son poste. Je suis allée l'embrasser hier ; elle me pardonnera mon départ précipité.

Quand j'arrive devant la caserne des Palmistes, le jour pointe. Au travers du portail ajouré, j'aperçois des silhouettes se déplacer ; aucune ne me rappelle quelqu'un de connu. J'attends, ma valise déposée à mes pieds. Je trépigne. Un véhicule sort, je me range de côté tout en baissant la tête. Bernard n'apparaît pas. Ni le lieutenant. Ni Marie-Anne.

Je ne peux pas rester là à attendre éternellement. Voici enfin que mon amie avance dans la cour, suivie de son mari les bras chargés de valises. Ils sont l'un et l'autre surpris par ma présence. Ils me font entrer. Exaspérée par la situation à laquelle je suis confrontée, je tente, avec des phrases entrecoupées de halètements pour retrouver une respiration qui me fait défaut, d'expliquer ce qui motive ma précipitation.

— Ça va être difficile, dit Jacques après m'avoir écoutée. Avec toutes nos cantines et nos valises, le véhicule est plein à craquer. On va déjà devoir se serrer, ce qui ne promet pas un voyage agréable.

— On pourrait laisser des bagages ici. On les récupérera plus tard, suggère Marie-Anne.

— Ça risque de poser des problèmes à l'arrivée pour notre installation. Cependant, s'il n'y a pas d'autres solutions...

Bernard apparaît à son tour. Je lui raconte tout. Il se plonge dans une profonde réflexion.

— Je pensais demander au capitaine de prêter sa voiture ; ce n'est pas possible, il est déjà parti. Ce n'est pas faisable non plus avec celle du commandant, il doit accompagner le préfet qui se rend à Rémire.

— Et bien ! Puisque personne ne peut m'aider. Je vais me débrouiller toute seule. Il me reste à me casser une jambe ; je serai tranquille à l'hôpital, avec un énorme plâtre qui m'immobilisera... À moins que j'obéisse, tout simplement. C'est ce que doit faire un bon petit soldat quand il a reçu un ordre de son chef. C'est pas ça qu'on vous apprend dans vos écoles ? Après tout, il est plutôt bel homme, Philippe !

— Écoutez-la !, s'emporte Bernard. Toujours à choisir la

solution la plus extrême, la plus insensée en l'occurrence.

— Alors ? Que préférez-vous que je fasse ?, je demande par pure perfidie.

— Comment, Madame, dit-il en se tournant vers Marie-Anne, pouvez-vous supporter une amie de cette sorte ? Avez-vous déjà vu quelqu'un de plus désagréable et de plus entêté ? Je vous plains. Je ne connais qu'une seule personne capable de la supporter. C'est sœur Amélie. Il est vrai qu'elle est une sainte, cette femme. Une sainte, je vous dis !

Je regarde le sol ; je ne suis pas fière de moi.

— Voilà ce qu'on va faire, reprend Bernard après quelques instants de silence. Madame, dit-il en se tournant vers Marie-Anne, vous avez été malade cette nuit. Vous êtes si indisposée que le voyage dans l'inconfortable véhicule de la gendarmerie est inenvisageable. Ce serait un calvaire. Je propose au sous-directeur de vous prendre dans sa voiture. En parfait homme du monde qu'il est, il ne peut pas refuser. Que pensez-vous de ce rôle qu'il vous faudra jouer ?

— Je pense pouvoir le tenir. J'ai toujours rêvé de faire du théâtre.

— Bien vu !, dis-je en l'interrompant. Ainsi, c'est mon amie que tu condamnes à subir les assauts du don Juan local ! Car j'imagine que j'accompagne le lieutenant. Joli programme !

— Quand je vous disais qu'elle est insupportable. Laisse-moi finir ! Tu fais le voyage avec ton amie. Pour l'instant, tu retournes à l'hôpital. Tu attends le sous-directeur. J'apparais et je lui explique tout.

— Et pourquoi pas le lieutenant plutôt que toi. C'est de sa femme qu'il s'agit !, fais-je observer trop vite.

— Réfléchis une seconde. Si c'est le lieutenant qui sollicite ce service, ton galant pourrait lui en vouloir d'avoir contrarié son projet de tenter de te séduire, ou pour le moins de passer un agréable tête-à-tête avec son infirmière préférée. Ils sont appelés à se côtoyer désormais. Mieux vaut que leurs rapports ne soient entachés d'aucun ressentiment. Si c'est moi qui le fais, je ne risque plus rien depuis que j'ai quitté Saint-Laurent.

Comme je n'ose pas reconnaître qu'il a raison, je me mure dans le silence. Je ramasse ma valise et je me tiens prête à le suivre. Tout à la fois soulagée et intérieurement bouillonnante, je regarde Marie-Anne regagner la chambre de passage afin d'aller effacer son maquillage de jeune femme rayonnante de santé. Bernard me débarrasse de mon bagage, je ne le remercie pas. Je ne dis pas un mot durant le trajet. Il me donne l'impression de s'en amuser. Il connaît mes bouderies.

*

À 9 heures, le véhicule de la Pénitenciaire s'arrête au pied des escaliers menant à l'hôpital. J'attends, ma valise déposée sur le gravier de l'allée. Le sourire et la main tendue que m'adresse Philippe se figent à la vue de Bernard qui apparaît dans mon dos. Ce qui m'épargne d'avoir à saisir cette main de conquérant. Ainsi qu'il en a été convenu, je marque un mouvement de surprise. J'écoute, feignant l'étonnement, les explications données et la demande qui en résulte. En parfait galant homme, Philippe accepte. Le timbre de sa voix, quoique contrôlé, laisse percer une désillusion certaine. Bernard le remercie avec chaleur puis, avançant un prétexte de service, il s'éclipse.

Dans la voiture, Philippe dissimule mal son désenchantement.

— Je suis heureux de pouvoir rendre ce service à votre amie, dit-il d'une voix dont l'intonation contredit les paroles exprimées.

— Je vous en suis reconnaissante, je réponds en espérant qu'il ne percevra pas le côté hypocrite de mon propos.

Je jouis tant de cette situation qu'au risque d'en faire trop je ne peux me retenir d'ajouter.

— Je monterai devant, je propose, sachant qu'il serait considéré par lui dégradant de devoir s'asseoir à côté d'un bagnard sur lequel il a toute autorité.

— Il n'en est pas question. D'ailleurs, il est préférable que vous restiez à côté de votre amie afin de pouvoir l'assister si elle se trouve mal pendant le voyage. Imaginez qu'il lui prenne le besoin de...

La voilà sa véritable nature. Il préfère dévaloriser sa fonction plutôt que de prendre le risque de tacher son bel uniforme !

Jacques et Marie-Anne nous attendent devant la caserne. Dans les bras robustes de son mari, mon amie semble prête à défaillir. Diable ! Pourvu qu'elle n'exagère pas ! Tromper Philippe, soit ! C'est amusant. L'humilier serait risqué !

Tandis que Philippe tient ouverte la portière arrière, Jacques aide sa femme à s'installer sur la banquette. Elle gémit à chaque mouvement ; des gémissements à fendre l'âme. Poussant l'hypocrisie à ses limites, je me dirige vers la portière avant pour m'asseoir à côté du conducteur. Philippe se précipite pour m'en empêcher. Je jubile. Par les vitres baissées, Jacques se confond en de vifs remerciements

pour l'incalculable service rendu. Il précise qu'il nous suivra à distance avec le véhicule de la gendarmerie.

Le conducteur, qui n'a rien perdu des propos échangés, engage la voiture dans la rue principale. Il évite avec soin tout ce qui pourrait provoquer des secousses. Il est fréquemment rappelé à son devoir par Philippe qui tourne la tête à chaque plainte de la malade. Je finis par donner un coup de coude à Marie-Anne pour qu'elle modère son comportement. Nous quittons la ville sans parler, afin de ne pas accentuer le malaise de l'infortunée passagère.

Le bac de Macouria est de l'autre côté du fleuve quand nous y parvenons. Nous devons attendre son retour. Ce qui permet au véhicule de la gendarmerie de nous rejoindre. Philippe descend pour se détendre et fumer une cigarette. Jacques en profite pour venir aux nouvelles. Je lui fais signe de parler bas, car le chauffeur est resté au volant.

— Comment va la malade, demande-t-il avec un sourire à peine dissimulé.

— J'ai l'impression qu'elle va mourir à chaque instant, tant elle gémit fort au moindre soubresaut, dis-je les dents serrées.

— N'en fais pas trop Marie-Anne. Il ne faudrait pas qu'il s'aperçoive que tu joues la comédie,

— Il faut savoir ce que vous voulez tous les deux. Quand on me confie un rôle, je l'assume, répond mon amie dont je ne devine pas si elle est sérieuse ou non.

— Si tu t'ennuies, ajoute son mari, tu peux dire que tu vas mieux et t'intéresser au paysage.

La traversée effectuée, nous nous engageons sur la piste de latérite. J'explique à Marie-Anne la raison de l'allure adoptée

par notre chauffeur pour avaler, sans trop de secousses, les inégalités du sol. À la hauteur supposée de l'évènement, je raconte la surprenante rencontre que nous avons faite, un jour, Bernard et moi, avec un énorme boa constrictor traversant la route. Je fais arrêter le véhicule sur le pont de la Sinnamary. Les pêcheurs ne sont pas rentrés, la marée est basse. Alors, je raconte ce que j'ai ressenti la première fois que je me suis arrêtée là, avec Amélie. Je dois mal évoquer la scène, car, à ma grande déception, je ne parviens pas à leur faire apprécier le lieu. Seraient-ils insensibles à la beauté de ce paysage qu'ils découvrent ?

À l'approche d'Iracoubo, je suis devancée par Philippe. C'est lui qui suggère qu'on s'y arrête pour visiter l'église. Je m'en félicite. Dans l'attente que Jacques nous rejoigne puisque son chauffeur a maintenu ses distances pour ne pas être incommodé par la poussière que soulève notre voiture dans sa progression, nous descendons nous mettre à l'ombre d'un arbre portant de larges feuilles. J'aperçois mon guide de la dernière fois, cet ancien bagnard qui a choisi de rester en Guyane plutôt que de rentrer en métropole ainsi que l'a fait Isidore. Il se tient, lui aussi, sous l'ombre d'un autre arbre où je crois qu'il somnole. Au bruit que je fais, il redresse la tête. Il me reconnaît ; il se met debout et soulève son chapeau. Je lui souris. Je lui demande de nous servir à nouveau de guide. Il hésite en reconnaissant l'uniforme de l'administration pénitentiaire porté par Philippe. Je le rassure et je lui promets un bon pourboire. Il se crispe à nouveau quand arrive le véhicule de la gendarmerie duquel sortent Jacques et le gendarme conducteur. C'est un réflexe ancré en lui : il est pourtant en règle et n'a plus à craindre un contrôle de police.

Marie-Anne et son mari sont émerveillés par ce qu'ils découvrent. Leurs questions nombreuses reçoivent une réponse détaillée. Le guide connaît son affaire. Parfois, je me demande s'il n'embellit pas la vérité. Je ne le reprends pas quand il annonce avec fierté que l'auteur de ces peintures extraordinaires a gagné la liberté lors d'une dernière tentative réussie qui l'a conduit au Venezuela. Une histoire qui finit bien est toujours plus belle. Jacques prend de nombreuses photographies ; ce qu'il n'a pas fait à Sinnamary. Je me promets de lui demander plus tard de me donner quelques clichés afin que je puisse les envoyer à mes parents et à François. Le pourboire que reçoit le guide est plus généreux encore que celui que je lui avais laissé entrevoir.

À la hauteur du chemin qui conduit au village des Indiens Galibis, je raconte la visite que j'y ai effectuée, en compagnie de sœur Amélie, et les découvertes que j'y ai faites. Je décris le cadeau qui me fut offert en signe de bienvenue.

— Tu es allée voir des Indiens ?, me demande Marie-Anne considérant cette démarche comme une chose irraisonnable.

— Oui ! Et j'ai vu des Noirs Marrons. Je te raconterai.

— Tu me montreras ce collier de perles ?

Je lui souris en guise de réponse. Ses réflexions naïves me font m'interroger sur sa capacité à s'ouvrir à ce pays qui ne ressemble pas au nôtre. À l'embranchement de la route menant à Mana, j'évoque en quelques mots les plages et les tortues qui viennent y pondre. Par contre, je ne dis pas un mot du village d'Acarouany. Je ne souhaite pas ternir cette

première journée dans l'Ouest guyanais par des images insoutenables de lépreux rongés par la terrible maladie.

*

La dernière partie du voyage se fait sous la pluie. Une pluie diluvienne et brève ainsi que peuvent l'être les précipitations dans cette région proche de l'équateur. Les crépitements sur le toit et le crachotement des essuie-glaces fatigués nous contraignent au silence. La tête de ma voisine s'est posée sur mon épaule. Celle de Philippe s'est penchée vers l'avant. Je n'ai plus qu'à placer toute ma confiance dans l'habileté du conducteur et à fermer les yeux à mon tour.

La pluie cesse quand nous parvenons aux premières maisons de Saint-Laurent. Les roues du véhicule projettent une boue rouge que tentent d'esquiver les rares passants. La voiture s'arrête devant le carbet de Bernard qui devient la résidence du commandant de la section. Marie-Anne s'extraît avec peine de la banquette. Ses gémissements qui ont repris indiquent un retour soudain de ses maux. Philippe s'en désole. Il n'a pas le temps de s'apitoyer davantage. Jacques survient qui soutient sa femme et adresse ses remerciements les plus chaleureux au sous-directeur pour sa bonté d'âme. Quand Philippe me propose de me raccompagner chez moi, je décline avec un si désarmant sourire qu'il n'ose insister. J'ai l'impression qu'il s'en va très dépité, et peut-être mécontent.

La voiture ayant échappé à nos regards, Marie-Anne se redresse. Elle part dans un éclat de rire si intense que je lui demande de se calmer. La parution d'Énola en haut des marches y met fin. Je fais les présentations. Je trace d'elle un portrait si élogieux que la Guyanaise en sourit d'aise et se

trémousse de plaisir. Je souligne ses qualités hors pair de cuisinière. J'insiste sur son habileté à se procurer sur le marché ou auprès de ses relations les meilleurs produits. Je passe sous silence sa capacité à faire le ménage dans des temps records, sa propension à casser la vaisselle et son habitude de laisser traîner ses pieds, le plus souvent nus, sur le parquet. Je leur laisse le soin de découvrir tout ça par eux-mêmes.

Je leur fais visiter la maison. Ils paraissent satisfaits de ce qu'ils découvrent. Ils ne s'étonnent pas de la simplicité de l'ameublement fourni par l'intendance militaire. Quand je me saisis de ma valise dans l'intention de gagner ma chambre, mon amie m'arrête.

— Tu ne vas pas nous laisser seuls pour ce premier soir, Julie.

— Ma femme a raison. Vous devez dîner avec nous.

Je jette un coup d'œil à la Créole. Elle répond à mon élévation interrogative du menton par un sourire entendu. C'est donc qu'elle a fait des provisions. Nul doute que Bernard lui a donné des instructions en ce sens et de l'argent pour faire les emplettes. J'accepte avec d'autant plus de plaisir que je n'avais aucune envie de me retrouver ce soir à souper avec les religieuses. Je dois aller leur dire que je suis rentrée.

Énola s'est surpassée. Elle a de toute évidence tenu à montrer ses qualités de cuisinière à ses nouveaux employeurs afin qu'ils la gardent à leur service. Ce soir, pas d'allure nonchalante, pas de verres remplis à déborder, pas de sauce renversée, pas de vaisselle cassée. Elle s'est montrée sous son jour le meilleur.

— Je suis déçue que personne ne pense à me féliciter, dit Marie-Anne tandis que le repas tire à sa fin.

— Et pourquoi cela ?, interroge son mari tout surpris par la question.

— Pour avoir joué mon rôle avec brio, pardi ! N'ai-je pas évité à Julie de vivre une situation dangereuse pour sa réputation...et peut-être pour sa vertu ?

La journée, bien qu'éprouvante, se termine dans la bonne humeur.

Après le repas, je ne m'attarde pas. Marie-Anne est vraiment fatiguée ; je le suis tout autant.

Dans mon lit, je revis ces deux derniers jours qui marquent un tournant dans ma vie. Ma nouvelle amie Yannick est partie loin d'ici ; Bernard ne s'est guère éloigné, lui, cependant Cayenne n'est pas proche pour qui ne possède pas de voiture ; j'ai retrouvé une ancienne camarade, ce qui me réchauffe le cœur. Son mari m'a l'air sympathique.

J'avais redouté de me retrouver seule. Dieu merci, je ne le serai pas.